

LE GRAND VA1NCU

[suite de la 1ère page]

main et fumeront avec eux le calumet de paix. Nos longues pirogues sont préparées pour les recevoir et les mener au camp de notre père, le grand Ononhoo.

Ces nouveaux venus étaient, on l'a deviné, Jean d'Arramonde, Saint-Preux et le vicomte de Frontenac.

Ouinipeg et David le Chasseur étaient entrés le matin dans l'auberge de Québec au moment où Frontenac et d'Arramonde achevaient leur repas.

L'aide de camp de M. de Vaudrenil connaissait de longue date le chef sauvage et son ami le chasseur.

La conversation s'était donc engagée entre eux. Ouinipeg avait annoncé qu'il allait remonter le Saint-Laurent le soir même pour conduire ses guerriers au camp de M. de Montcalm. Frontenac lui avait aussitôt demandé s'il ne pouvait pas se charger de guider deux jeunes officiers qui avaient un grand désir de rejoindre l'armée le plus promptement possible.

Et le chef sauvage ayant consenti à se charger de cette mission, il avait été convenu que les deux gentilshommes français se trouveraient à quatre heures de l'après-midi à l'anse de Foulon pour s'embarquer avec leurs domestiques et leurs bagages sur les pirogues des guerriers abénaquis.

Jean d'Arramonde n'eut pas assez de paroles pour remercier Frontenac et Ouinipeg; ce dernier, peu habitué à ces effusions gaéconnes, répondit simplement que les guerriers français trouveraient toujours en lui un ami dévoué.

Saint-Preux et d'Arramonde avaient été exacts au rendez-vous. Le vicomte de Frontenac avait voulu les accompagner pour leur dire, au moment du départ, un dernier adieu.

Sur un signal le Ouinipeg, les feux furent éteints. Les tentes de peaux roulées et jetées dans le fond des pirogues amarrées au bord du fleuve et où les guerriers indiens prenaient place avec un empressement silencieux.

Deux barques plus larges que les autres furent ensuite approchées du bord.

Dans l'une, Ouinipeg devait prendre place avec Jean d'Arramonde.

L'autre était réservée à Gaston de Saint-Preux et au chasseur canadien.

Paterne plaça dans la première le petit porte-manteau de son maître, et Léveillé fit glisser dans la seconde les caisses que deux hommes portaient avec peine et qui contenaient les élégants vêtements de Saint-Preux et les mille objets nécessaires à sa toilette.

Au moment de monter dans les pirogues qui allaient les emmener vers des terres inconnues, les deux Français se tournèrent vers M. de Frontenac et, mettant chacun leur main dans l'une des siennes, le remercièrent une dernière fois des attentions courtoises dont il n'avait cessé de les combler depuis leur arrivée à Québec.

—Adieu, messieurs, répondit le jeune officier d'une voix un peu émue, adieu, ou plutôt au revoir, car je sens que nous nous reverrons. Si j'ai un regret, au moment de vous quitter, c'est de ne pouvoir réunir en une même étreinte ces deux mains loyales qui sont entre les miennes. Permettez-moi d'espérer que j'aurai un jour cette joie de vous retrouver frères par le cœur, comme vous allez l'être bientôt par les armes.

Les deux gentilshommes évinèrent de répondre à ces dernières paroles de M. de Frontenac. Après avoir serré une dernière fois les mains du jeune officier, ils se tournèrent brusquement le dos et chacun d'eux monta dans la barque qui lui était destinée.

A un nouveau signal donné par l'Aigle-Noir, les rameurs se couchèrent sur leurs longues pagaies. Bientôt, au son lent et cadencé des rames, les pirogues s'éloignèrent du rivage, et leurs quilles effilées découpèrent sur la surface du fleuve de minces rubans d'argent.

Ouinipeg s'approcha alors de Jean d'Arramonde et lui dit de ce ton doux et gravement poli qui formait un si étrange contraste avec la physionomie farouche du chef sauvage et son extérieur guerrier :

—Si mon frère blanc désire se reposer, qu'il s'étende au fond de la pirogue sur ces peaux amoncelées. Il peut avoir confiance dans la force et l'adresse de mes jeunes hommes. Il ne s'apercevra ni des sauts ni des portages, et pourra dormir tranquillement jusqu'à ce que nous arrivions au camp du Grand-Marquis. S'il a quelque désir, qu'il parle, mes jeunes hommes s'empresseront de le servir.

—Merci, chef, dit Jean d'Arramonde touché de ces prévenances. Je n'ai besoin de rien, et d'ailleurs voici mon domestique.....

En prononçant ces mots, il jeta les yeux sur le tranquille Paterne qui se tenait sur un des bancs de la pirogue entre deux guerriers sauvages et lançait à tous moments des regards inquiets sur les coupleaux et les haches dont ses terribles voisins étaient armés.

—Ah ça ! s'écria Jean d'Arramonde en remarquant pour la première fois que la chevelure de Paterne avait pris depuis peu des proportions tellement formidables que son chapeau tenait à peine sur sa tête, qu'est-ce que cela veut dire, maître sot ? Est-ce l'air de ce pays qui, par une vertu spéciale, vous a fait pousser cette forêt de cheveux ? ou bien avez-vous pris, au moment de partir, un pot de la pommade de Lion chez votre ancien patron ?

Il faut dire que l'honnête et pacifique Paterne, avant de se lancer dans les grandes aventures à la suite d'un gentilhomme béarnais, avait, pendant quinze ans de sa vie, pilé du camphre et pesé du julep chez un droguiste de la rue des Lombards.

Dans la précipitation de son départ, Jean d'Arramonde avait mis la main sur ce paisible serviteur qui se trouvait alors fort brouillé avec dame Fortune, et lui avait proposé une somme très respectable s'il consentait à le suivre au Canada, où il ne devait séjourner qu'une ou deux semaines.

Partagé entre le désir de gagner de superbes gages et la crainte de quitter la terre ferme pour s'aventurer sur un élément perfide où on s'exposait à rencontrer des tempêtes ou des boulets anglais, Paterne avait été consulter maître Verdureau, son ancien patron.

—On t'offre d'aller au Canada, mon garçon ! s'était aussitôt écrié l'excellent droguiste, qui était en même temps un botaniste passionné, eh bien ! l'occasion s'offre à toi de faire fortune, ne la laisse pas échapper. Ecoute-moi bien et grave dans ta mémoire ce que je vais te dire. Il y a deux cents ans, un missionnaire français a rapporté du Canada une plante rare, unique, merveilleuse, qui ne se trouve dans aucun herbier de France ni d'Europe. Il la donna à mon arrière-grand-père et elle resta dans notre collection jus-

qu'au jour où, par un fatal accident, le feu prit au volume qui la renfermait. Mon père avait eu toutefois la précaution d'en faire un dessin, je vais te le confier. Si tu trouves la 'campanula rubra', et si tu me la rapportes, je te donnerai trois mille livres.

Cette éblouissante perspective avait mis fin aux hésitations de Paterne.

Il courut chez d'Arramonde et le supplia de l'emmener sans tarder.

Pauvre Paterne !

En entendant l'apostrophe que son maître venait de lui adresser au sujet du développement extraordinaire que sa chevelure avait pris depuis le matin, le brave garçon rougit jusqu'au blanc des yeux, et se rapprochant du gentilhomme béarnais, lui dit mystérieusement :

—Pendant que monsieur le marquis déjeunait tantôt, je suis descendu à l'office de l'auberge et là les gens de service m'ont averti charitablement que les sauvages de pays ont la mauvaise habitude d'enlever les chevelures de leurs ennemis vaincus. Si encore ils ne prenaient que les cheveux, mais il paraît qu'ils coupent en même temps la peau du crâne !...

Et, en disant ces mots, le pauvre Paterne frissonna des pieds à la tête.

—Aussi, continua-t-il, pour éviter cet accident, j'ai été me faire raser soigneusement les cheveux et j'ai acheté cette perruque. Si nous tombons entre les mains des sauvages, je la leur offrirai immédiatement et la peau de mon crâne sera sauvée.

La figure rougeaude et placide du valet s'anima d'une expression triomphante et il caressa avec satisfaction les longues boucles de sa perruque Louis XIV, monument antique qu'il avait déterré dans la boutique d'un barbier de Québec.

—Vous n'êtes qu'un drôle, monsieur Paterne, riposta Jean d'Arramonde en fixant sur son valet un regard courroucé. Croyez-vous donc que, tant que vous serez avec moi, vous aurez à craindre pour la précieuse peau de votre tête ? Eh quoi ! pensez-vous que j'aie envie de me laisser prendre par les chasseurs de chevelures ? Je voudrais bien voir que ces mendiants déguenillés osassent porter la main sur un d'Arramonde !

Un mouvement que fit Ouinipeg en entendant Jean d'Arramonde traiter si légèrement les guerriers Peaux Rouges avertit le jeune gentilhomme que son étourderie venait encore une fois de lui jouer un mauvais tour.

—Je te pardonne néanmoins, Paterne, dit-il en riant, car en vérité, si les sauvages ennemis avaient quelque envie de s'approcher de nous, tu les ferais fuir par ton aspect horrible !... Tu as l'air d'un vrai manitou !... Qu'en dites-vous, chef ?

Et, se penchant vers Ouinipeg, il lui raconta en peu de mots le moyen ingénieux inventé par messire Paterne pour préserver son cuir chevelu du couteau à scalper.

La grave figure du chef sauvage se dérida peu à peu et quand, pour achever, d'Arramonde prit entre le pouce et l'index le faite du majestueux édifice et montra, en le soulevant, cette tête ronde et rasée encadrée d'une paire d'oreilles larges comme des pelles de pagaies, le rire qui épanouit tout à coup la physionomie sévère de Ouinipeg fut si bruyant que les guerriers indiens s'entre-regardèrent avec stupéfaction.

C'était la première fois qu'ils entendaient rire leur terrible chef.

La barque où se tenaient Saint-Preux, Léveillé et le chasseur canadien était plus silen-

cieuse. Le jeune Français, confortablement installé à l'avant de la pirogue, se laissait aller au plaisir de goûter un repos bien nécessaire après les éreçantes fatigues qu'il avait eu à supporter.

Debout au milieu de la barque, David Kérulaz dirigeait constamment ses regards vers le rivage.

Saint-Preux n'avait pas encore entendu sortir une parole des lèvres de ce mystérieux personnage. C'est à peine même s'il avait pu distinguer ses traits cachés par l'ombre d'un large bonnet en peau de castor.

Néanmoins, l'air de profonde méditation où semblait plongé le chasseur, et deux ou trois soupirs qui s'étaient échappés avec effort et comme malgré lui de sa large poitrine, indiquaient qu'il se trouvait sous le coup d'une préoccupation grave.

Tout à coup il fit un mouvement si brusque que la barque vacilla, puis, saisissant son bonnet, il l'agita à plusieurs reprises dans la direction du rivage.

Surpris d'une démonstration dont la vivacité semblait en dehors des habitudes de cet homme silencieux, Saint-Preux tourna aussitôt la tête vers la rive. Le spectacle qu'il vit alors lui arracha à lui-même un cri d'étonnement.

Une émotion indicible, délicieuse, mélange de surprise et de joie, fit tressaillir toutes les fibres de son cœur.

Les hautes falaises qui avaient borné la vue jusqu'alors venaient de disparaître subitement.

Un paysage lointain se déroulait maintenant sous les yeux des voyageurs.

Dans des plaines d'un vert gras et luisant, bordées d'oseraies et des et de chênes au tendre feuillage, de beaux troupeaux paissaient tranquillement.

Plusieurs fermes aux murs blanchis enserrés dans les chevrons noirs des charpentes élevaient çà et là, au milieu du feuillage grisâtre des saules, leurs toits de chaume couverts de mousses et de lichens. Des fossés étroits, où se dressaient des touffes de joncs aigus, coupaient les pâturages et y portaient la fraîcheur des sources.

Au loin, le soleil descendait dans un ciel sans nuages réparant sa lumière étincelante sur cette charmante verdure du printemps et jetait des tons dorés sur la robe fauve des bœufs ruminant dans la plaine.

C'était un coin de la fertile Normandie qui venait d'apparaître aux regards étonnés de Gaston de Saint-Preux.

C'était la France, la France elle-même, calme, verdoyante, lumineuse, qui se montrait à lui à quinze cents lieues de la patrie.

Ses yeux se remplirent de larmes. La distance qui le séparait de son pays sembla disparaître tout à coup.

Il éprouva cette joie ineffable que l'on ressent lorsqu'on aperçoit soudain devant soi un être bien-aimé que l'on n'espérait plus revoir.

A quelque distance du rivage, devant une maisonnette dont le chaume apparaissait à travers un rideau de peupliers, deux femmes agitaient leurs mouchoirs.

Malgré la distance, Saint-Preux reconnut que l'une de ces femmes était cassée par l'âge, que l'autre, au contraire, avait les formes sveltes et les mouvements légers de la jeunesse.

Toutes deux portaient la jupe courte, le fichu brodé et la coiffe fe blanche des Normandes, et ce costume national complétait encore l'illusion charmante qui s'était emparée du jeune gentil-

POINTERS TO CAN MAKERS

Since we have started in business we have done 80 p.c of the Making & Repairing Can-Makers' Tools on the Island.

REASONS WHY

We have the best equipped Machine Shop in this Province using none but the best material procurable, and our charges being as low as is consistent with First Class work. Give us a trial and be convinced.

Satisfaction Guaranteed

Bruce Stewart & Co.

Engineers and Machinists Steam Navigation Cos Wharf

CHARLOTTETOWN

P. E. I.

UNDERTAKING



I am still in the Undertaking business and am prepared to attend to all business promptly. I carry a large and well assorted stock of Caskets and Coffins in all sizes from 2 ft to 6 ft 3 in., with mountings and trimmings to suit.

A nice imported full size for 9.00

JOHN T. WEEKS

ALBERTON, FEB. 20th. '97,—tf

Advertisement for Ripans Tablets. Includes text: 'A Prominent Physician. A prominent New York physician in discussing the merits of Ripans Tablets with a brother M. D. said: "Several years ago I asserted that if one wished to become a philanthropist, and do a beneficent deed—one that would help the whole human race—nothing could be better than to procure the Roosevelt Hospital prescription, which is the basis of the Ripans Tablets, and cause it to be put up in the form of a ketchup and distributed among the poor." Sales Increasing. The largest retail drug store in America is that of Hegeman & Co. on Broadway in New York City. A reporter who went there to learn how Ripans Tablets were selling bought a five-cent carton and asked: "Do you have much call for these?" He was referred to a gentleman who proved to be the head of the department. He said: "The sale of Ripans Tablets is constant and is increasing, due especially to the influential character of the testimonials in the daily press, and growing out of these, through the recommendation of friend to friend. Satisfaction with them is very general. When once they are begun I notice that a permanent customer for them is made. This, I believe, is through their intrinsic merit, which proves the bona fide character of the advertising. I think them specially useful in the general run of stomach troubles.''

homme à l'aspect de ces campagnes vertes et profondes.

C'était la vue de ces deux femmes qui avait arraché le chasseur canadien à ses méditations et lui avait causé une si violente émotion.

Le courant était rapide à cet endroit du fleuve; les pirogues avançaient lentement.

La maisonnette au toit de chaume et les deux personnes debout sur la rive restèrent donc longtemps en vue.

Tout qu'on put les apercevoir, David ne cessa d'agiter son bonnet de castor.

Enfin un détour du fleuve masqua les femmes et la maison. On ne vit plus que la pointe effilée des peupliers.

Le canadien laissa retomber son bras; mais le regard de ses grands yeux noirs ne cessa de s'attacher sur ces arbres qui lui rappelaient sans doute les plus chers souvenirs de sa vie et les objets de sa plus tendre affection.

Quelques minutes encore et

les peupliers disparurent à leur tour.

Alors David tomba assis sur un des bancs de la barque, le visage tourné vers Saint-Preux, et cacha longtemps sa figure dans ses larges mains, peut-être pour garder plus longtemps la dernière impression de ce tableau riant, peut-être pour cacher une larme.

Saint-Preux respecta ses méditations.

Lui-même rêva quelque temps, les yeux fixés sur la route bleue des rameurs indiens.

Puis, à mesure que les teintes célestes s'assombrirent, ses pensées devinrent plus vagues, et il s'endormit bientôt d'un profond et paisible sommeil.

(à continuer)

Advertisement for Patentes. Includes text: 'PATENTES OBTENUES PROMPTEMENT. Envoyez un timbre pour notre "Guide des Inventeurs." Nous obtenons plus de patentes pour les inventeurs que tous les autres ingénieurs ensemble, et nous faisons une spécialité des applications, que les autres agents n'ont pas réussi à obtenir. Pas de patente, pas de paye. MARION & MARION, EXPERTS. No. 185 rue St. Jacques, Montréal, Tél. 2308. Advertissement de Journal.'